



ÉDITORIAL - L'opinion lacanienne, suite

Christiane Alberti

Entre ma vie et le néo-féminisme

Pour qui interroge le féminin, l'histoire du féminisme est un enseignement incontournable à la fois clinique et politique. En mettant en ligne le texte de la mémorable intervention d'Annie Le Brun lors de l'émission « Apostrophes », *Lacan Quotidien* (1) nous a heureusement rappelé que son essai *Lâchez tout* est une date incontestable pour l'histoire du féminisme. Il y a urgence à lire ou à relire cet essai désormais disponible, de même que « Vagit-prop » et douze autres textes réunis dans un recueil (2).

Au nom de « toutes les femmes »

Les textes mordants, cinglants d'Annie Le Brun jettent une lumière aussi impitoyable que salutaire sur le néo-féminisme de son temps, faisant résonner pour les femmes de ma génération toute une époque, celle de la *Cause des femmes*. Mais ils éclairent aussi *l'après*, nous donnant à méditer le néo-féminisme d'aujourd'hui, en livrant des clés pour comprendre ses impasses essentielles.

Annie Le Brun n'ignore rien de la réalité de la misère des femmes dans l'histoire et dans le monde, du bien-fondé des luttes féministes et du combat de toutes les femmes qui ne se sont pas laissé réduire au silence. C'est ce qui fait la dignité de son attaque. Mais son acte vise à séparer le combat des femmes pour l'égalité des droits, leur lutte contre toutes les formes d'oppression et leur rejet des modèles aliénants, de l'idéologie féministe quand elle vire au discours « corporatiste » qui entend régenter les âmes et les corps. Bref, elle s'en prend au néo-féminisme quand, sous les oripeaux de la libération, il entend imposer la

platitude de l'uniformité. La bêtise qu'Annie Le Brun entend combattre est bien celle qui consiste à vouloir imposer ses fictions pour ne pas dire son fantasme à l'ordre du monde. Elle le dit clair et net : elle refuse d'être enrôlée dans « l'armée des femmes » du seul fait d'un hasard biologique. *Lâchez tout* est un appel à la désertion contre « les sinistres armées du conformisme, quel que soit le sexe porté en bandoulière ».

La critique vigoureuse de cette militante de la cause surréaliste serait simple exécution, éreintement gratuit, si elle n'était fondée rigoureusement sur l'analyse fouillée et l'interprétation des textes qui ont constitué la base éclairée du mouvement féministe des années 1970, textes examinés avec un tranchant qui ne fait grâce de rien.

Aucune des grandes figures inspiratrices du féminisme n'échappe à sa diatribe sans concession : sont plus particulièrement visés le livre d'Evelyne Sullerot *Le Fait féminin* (1978) et celui de Marie-Françoise Hans et Gilles Lapouge *Les Femmes, la pornographie, l'érotisme* (1978), mais aussi ceux de Benoîte Groult, Germaine Greer, Gisèle Halimi, Élisabeth Badinter, Annie Leclerc, Xavière Gauthier, Luce Irigaray, Hélène Cixous, etc. C'est dire que dans le moment où elle s'avance, le propos retentit comme un rien iconoclaste pour ne pas dire « blasphématoire » comme elle le ressent elle-même.

Son attaque commence par viser ce qui a inauguré le féminisme du XX^e siècle, un des livres majeurs de la pensée contemporaine, *Le Deuxième Sexe*. Sans entrer dans le détail de l'analyse de ce texte dont elle reconnaît la portée historique, elle se réfère à la critique mémorable de Suzanne Lilar *Le Malentendu du Deuxième Sexe*. Elle souligne surtout les contradictions d'une position désireuse d'effacer la différence des sexes, mais qui masque à peine la revendication d'une spécificité féminine. La sexualité y est située comme le lieu de l'affrontement de deux catégories irréconciliables le masculin et le féminin, dont la seule issue libératoire serait au prix « d'une déssexualisation généralisée ». Annie Lebrun n'invente rien : « deux êtres humains qui se rejoignent dans le mouvement même de leur transcendance n'ont plus besoin de s'unir charnellement » (3), trouvons-nous déjà dans *Le Deuxième Sexe*.

Dans le fond, pour Annie Lebrun, le ver était dans le fruit dès lors qu'il s'agissait de faire exister un deuxième sexe et de faire consister La Femme. Faute de concevoir « que le féminin n'est pas plus l'exclusivité des femmes que le masculin ne l'est des hommes », l'horizon des femmes tend à se rétrécir à un balancier entre grandeur et misère, anges ou démons, sorcières ou mystère...

Annie Lebrun démontre méthodiquement que le féminisme en tant que discours reconduit les impasses qu'il prétend combattre : la dictature du même, le préjugé de nature, la surveillance de la loi des genres.



Une dictature du Même

Contrairement aux féministes des XVIII^e et XIX^e siècles qui visaient à effacer la différence illusoire légitimant le pouvoir des hommes sur les femmes, Annie Lebrun relève que le néo-féminisme des années 1970 tend à rétablir la réalité d'une différence générique, laquelle se fait toujours aux dépens des différences spécifiques. Le droit à la différence y instaure une dictature du Même, l'homosexualité réduite à une position de repli sexuel d'où l'on peut tranquillement haïr les hommes, le viol étant conçu comme le modèle implicite de tout comportement masculin.

C'est bien la dimension de l'Autre qui est investie de tout le mal, au point que « de peur de disparaître dans l'altérité, on ne songe plus qu'à faire la guerre ». Au long de pages clairvoyantes, elle montre que ce discours évacue la dimension de l'amour et traque « le goût du passionnel ». Par là, elle pose la seule question éthique qui vaille : que l'on soit à jamais séparé de l'Autre ne nous dédouane pas d'avoir à répondre du lien possible avec l'Autre, pour autant qu'« exister ce n'est pas être, c'est dépendre de l'Autre » (4), comme l'avance Lacan. La critique d'Annie Lebrun nous porte au cœur des discours contemporains qui font de l'autre un intrus *a priori* suspect de viol de l'être : comment faire pour que les *parlêtres* cohabitent dans un espace commun ?

D'une féminité absolue

Annie Lebrun analyse la rhétorique et les contours d'une épistémologie à courte vue qui *in fine* en appelle à la « nature profonde » des êtres féminins. Ce qu'elle nomme « terrorisme de la femellitude » consiste à réviser toute la culture, avec le fameux « point de vue de femme », « la parole de femme », « l'Écriture de femme ». La tentation totalitariste qu'elle décrypte chez les chantres de la spécificité féminine artistique ou intellectuelle de l'époque est telle que « les exécutions vont bon train » pour tous ceux qui ont contribué à révéler le principe féminin, de Breton à Baudelaire en passant par Degas, Manet, Goya, écho frappant de la misandrie contemporaine.

C'est dans ce contexte, comme le relève Annie Le Brun, que la fixation haineuse de ce néo-féminisme sur la psychanalyse a scotomisé que sans Freud « la notion de phallogratie eût été impensable » et qu'on lui doit d'avoir bouleversé l'idée que les hommes et les femmes se font d'eux-mêmes.

Annie Lebrun fait entendre remarquablement comment la mystique d'une féminité absolue se déploie dans un climat policier : police de la langue qu'il faut féminiser, morale sourde et culpabilisante. À faire la chasse au phallus, on en vient toujours à occuper la place. Bref, elle s'inquiète à juste titre de ce que, se découvrant mutilée, la parole de quelques femmes en vient à imposer le silence.



L'erreur commune

Une logique apparaît implacablement : à vouloir la déconstruction systématique des « représentations aliénées au regard des hommes », le discours féministe a orienté et exalté le regard des femmes sur leur propre corps, le corps sublimé des fameux *Speculum* ou *Ainsi soit-elle* (5). Il s'agissait de cibler la similitude de corps fascinants pour mieux se rassembler, ou de se rassembler pour mieux se ressembler, dans la communauté de la « sororité béate ». N'est-ce pas la même logique qui a conduit le néo-féminisme d'aujourd'hui à placer la revendication du féminin à même le corps, si ce n'est qu'il s'agit d'un corps en pièces détaché, en 3D, un corps *femen*, dénudé de tous les semblants.

Du vagin denté au vagin ailé, la littérature féministe des années 1970 a reconduit le préjugé de nature dont « on croit lire la trace sur le corps ». En définitive, c'est toujours ce que Lacan nomme « l'erreur commune » (6) qui est en cause, celle qui consiste à méconnaître que c'est le langage qui fonde le naturel de la distinction des sexes.

Et comme il n'y a pas de caractères sexuels secondaires de la femme sinon de la mère, ainsi que Lacan l'avance, on assiste en toute logique au retour de la mère comme recouvrant la femme, ce que Annie Le Brun ne manque pas de souligner.

Désoccultation du principe féminin

Que s'est-il donc passé pour que de « cet air affranchi de l'aurore » que quelques femmes du début de ce siècle avaient su faire naître, on en arrive à un tel délitement de la pensée ? Telle est l'inquiétude essentielle d'Annie Le Brun : une étape a été manquée dans ce moment historique où il devenait difficile de croire plus longtemps que « les hommes fussent des *hommes bien définis* et les femmes, des *femmes bien arrêtées* » (7). On aurait pu espérer, remarquait-elle, échapper au poids de deux mille ans de christianisme. Ce moment n'est-il pas celui que Lacan qualifie de désoccultation du principe féminin, sous le coup de l'évaporation du père ? (8) La question posée par Annie Le Brun nous incite à examiner, pour aujourd'hui et pour demain, ce qui a participé à recouvrir cette désoccultation.

Subversion par l'Unique

Annie Lebrun n'y va pas par quatre chemins : bien qu'il ait tout juste deux siècles, le féminisme est devenu une idée vieillissante. À ce discours, elle oppose la *nécessité* : « Il n'y a pas de pensée spécifiquement féminine, il n'y a ici ou là que des êtres se sentant un jour obligés d'enfreindre les limites qu'on leur a assignées. Que ces êtres soient des femmes ne change rien à l'affaire ». Et de citer Louise Michel, Flora Tristan, les femmes de la Commune..., dont la révolte trouvait ses sources au cœur d'une vie menacée, les poussant à inventer passionnément leur destin particulier et collectif. C'est toujours en butte à une impossibilité de vivre « dans un monde travaillant sans cesse à les réduire au plus petit dénominateur commun de leur nature » qu'une rupture s'est imposée chaque fois aux femmes qui ont trouvé leur place dans la lutte « sans la demander », comme le dit Louise Michel, afin de s'alléger d'une inertie qui les ramène insidieusement à leur corps.

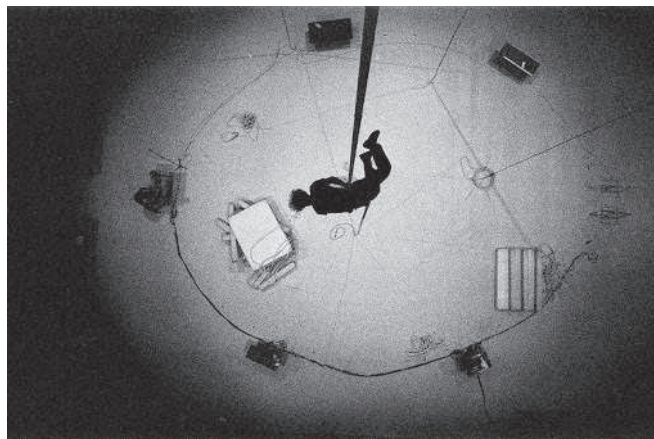
Par-delà, l'élucidation que permet la critique d'Annie Le Brun, sa position et ses intuitions sont étonnantes. Elle ne se contente pas de fustiger le « stalinisme en jupons » tout comme le « stalinisme phallogratique ». Sous une plume aussi précise que lucide, d'une fraîcheur inouïe, elle tente de s'expliquer sur sa position, position que je qualifierai de juste à l'endroit de ce qu'elle perçoit comme les mirages de l'être. C'est pour ne pas analyser le vertige du « vide du verbe être », dirions-nous avec Lacan, qu'un certain militantisme finit par imposer « une obligation d'être » qu'Annie Le Brun trouve détestable. À distance de la fabrique d'un « homme nouveau », sa sympathie va vers ceux qui « se contentent d'être des exceptions ». Et comment situer une exception, sinon là où on existe vraiment, dans son mode de jouir unique ?

« J'ai basé ma cause sur le vide »

On l'a compris, Annie Le Brun préfère douter de sa féminité et laisse à d'autres « le soin policier de la définir ». Sa quête est ailleurs, celle qui s'affronte à une certaine nudité, où du « plus enfoui de ses passions et de ses refus, l'Unique conquiert son espace sur le rien ». Ce rien, les femmes ont, selon elle, le privilège des femmes d'en connaître la présence au cœur d'elles-mêmes.

C'est poussée par cet objet rien, cette « famine », selon le mot d'Annie Le Brun, qui ne cède ni sous la prégnance du genre ni sous la pression des rôles sociaux, que surgit, au cœur de chacun, la source de ruptures essentielles.

« Ne croyant pas aux miracles de l'avoir pour soigner les carences de l'être, j'ai basé ma cause sur le vide », soutient Annie Le Brun. N'est-ce pas la cause du « en nous, ça veut », qui nous pousse à nous avancer, à dire, à faire ? Elle se révèle dans une cure analytique être un vide. Elle ne se prête pas à faire étendard. Dès lors, comment le vide de la cause peut-il se nouer à une action collective ? C'est agrafé au langage, placé dans l'Autre, que la cause rejoint l'élan de l'action collective ou la solidarité d'un collectif.



1. Cf. Le Brun A., « Contre le néo-féminisme », *Lacan Quotidien*, n° 911, 28 janvier 2021.
2. Le Brun A., *Vagit-prop* [1988], *Lâchez tout* [1986] et autres textes, Ramsay/J.J. Pauvert, 1990, Sandre, 2010.
3. Beauvoir (de) S., *Le Deuxième Sexe*, t. II, Gallimard, coll. Folio essai, 1986, p. 226.
4. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, Paris, Seuil, 2011, p. 105.
5. *Speculum*, de Luce Irigaray ; *Ainsi soit-elle*, de Benoîte Groult.
6. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XIX, ...ou pire, *op. cit.*, p. 17.
7. René Nelli, *Érotique et civilisation*, cité par A. Le Brun.
8. Cf. Lacan J., « Les complexes familiaux » (1938), *Autres écrits*, Paris, Seuil, 2001, p. 84.